une vie simple, mon Dieu? s'écria-t-elle. Me vois-tu tirant l'aiguille pour gagner mon pain? Mon oncle nous donnera une dot, tu comprends bien; c'est son devoir, et, si minime que soit cette dot, les demoiselles de Royalez trouveront chaussure à leur pied. Moi, d'abord, je veux être marquise ou duchesse.

Yselut eut un frais éclat de rire.

—Je ne dis pas que tu doives te mésallier, fit-elle, mais avant de te voir marquise ou duchesse il peut se passer des années. En fait de marquis, nous ne connaissons que le vieux M. de Vassy; en fait de duc que M. d'Altenont qui a au moins cinquante ans.

—Il n'a pas cinquante ans, Yseult, et puis il y en a d'autres que lui dans le monde. Après tout, le duc d'Altenont n'est pas de beaucoup plus âgé que notre oncle.

—Oh! s'écria Yseult indignée, si l'oncle Xavier est autour de la quarantaine, son visage ne porte pas plus de trente ans. Tu le prends pour un patriarche, je crois.

Fernande se mit à rire à son tour.

—Il serait flatté, sais-tu, s'il t'entendait; en fin de comptes, c'est en nous produisant, comme dit Mme Martelli, la mère de nos amies, qu'on marie ses enfants; donc mon plan est bon. D'ailleurs, nous ne pouvons toujours vivre comme nous vivons, des orphelines, c'est délicat; mon oncle est encore assez jeune pour se marier; que deviendrons-nous alors?

—Tu crois? fit vivement Yseult en se dressant sur ses oreillers.

—Si je crois, quoi?

—Que mon oncle se marierait?

—Pourquoi pas? ça ne doit pas l'amuser de jouer toujours au père de famille sans en avoir les bénéfices; nous ne sommes pas ses véritables filles, il peut avoir envie de se créer un intérieur, et il lui sera facile de satisfaire cette envie; il a tout ce qu'il faut pour plaire: la fortune, le nom, l'extérieur.

—Et ses nobles qualités, Fernande.

—Et ses nobles qualités, comme tu

dis. Il paraît qu'il est très aimé dans le monde et qu'il y tournerait encore bien des têtes s'il daignait le vouloir. Il monte supérieurement à cheval, et il passait autrefois pour un homme d'épée accompli.

Yseult savait tout cela, et de plus elle savait que ce charmeur possédait de belles et puissantes vertus d'honneur, de vaillance, de générosité. Elle l'avait connu doux avec sa mère, modeste en ses succès, libéral envers les malheureux, tolérant avec tous.

Il y avait longtemps qu'elle le chérissait, ce tuteur aimable, la petite Yseult, dans le silence de son cœur, sans le divulguer à personne; on aurait ri si l'on avait su! Elle ne le disait même pas à sa soeur, cette folle qui s'aimait d'abord avant tout.

Et maintenant que s'éveillait son cœur de jeune fille, de femme même, elle pensait sans savoir ce qu'il y avait au fond de cet aveu:

“Celui-là est le seul être duquel, jusqu'à présent, j'aie reçu de la joie ou de la peine; je n'en trouverai pas de plus digne que lui de mon admiration. Dieu l'a fait, puis a brisé le moule. Est-ce que tout le monde ne dit pas qu'il est au-dessus de tous?”

Pauvre petite Yseult! elle le chérissait en effet, comme un être surnaturel; la force et la beauté de ce mâle visage la charmaient; ses qualités exquises la touchaient profondément; il était pour elle plus qu'un mortel.

Mais elle était mal payée de retour, elle restait l'effacée, “l'eau qui dort”; Fernande accaparait tout Royalez.

Les natures peu élevées, a-t-on dit quelque part, préférèrent la domination à la tendresse.

Fernande cherchait avant tout à dominer, afin de tirer le plus grand profit possible de cet esclave qu'elle devenait gagné par sa beauté jeune et hardie.

Yseult demeurait dans l'ombre, se dévouait sans bruit et sans qu'on le sût.

Mais combien souvent elle pleura en voyant la partialité involontaire de